



Val Mc  
DERMID

VOYAGES  
DE NOCES

Flammarion

# Val Mc DERMID VOYAGES DE NOCES

Une femme célibataire, une voiture en feu, et ce même schéma qui se répète : un homme charmant s'introduit à des mariages, y repère sa victime et la courtise pendant des semaines avant de l'emmener dans son cottage isolé, loin de tout témoin potentiel. La nouvelle brigade d'élite de Carol Jordan se met sur la trace de ce tueur méticuleux qui ne laisse rien au hasard. Mais l'enquête se mêle aux ombres du passé de Carol qui, plus que jamais, aura besoin du soutien indéfectible du profileur Tony Hill.

En nous invitant à nous faufiler dans les coulisses de la scène de crime, Val McDermid nous tient en haleine, spectateurs fascinés, jusqu'au coup de théâtre final. Cet épisode charnière de la série bouleversera le destin du duo emblématique.

*Val McDermid est l'auteure d'une trentaine de romans, traduits dans plus de trente langues et vendus à quinze millions d'exemplaires dans le monde. Elle a remporté de nombreux prix, dont le Diamond Dagger Award pour l'ensemble de sa carrière. Chez Flammarion, elle a récemment publié Skeleton Road (2018) et Hors limites (2019).*

Traduit de l'anglais (Écosse)  
par Perrine Chambon et Arnaud Baignot

Flammarion

Voyages de noces

DU MÊME AUTEUR

- Le Dernier Soupir*, Librairie des Champs-Élysées, 1994.  
*Retour de manivelle*, Librairie des Champs-Élysées, 1995.  
*Crack en stock*, Librairie des Champs-Élysées, 1996.  
*Arrêts de jeu*, Librairie des Champs-Élysées, 1996.  
*Gènes toniques*, Librairie des Champs-Élysées, 1997.  
*Le Chant des sirènes*, Édition du Masque, 1997 ; J'ai lu, 2008.  
*Mauvais signes*, Librairie des Champs-Élysées, 1998.  
*La Fureur dans le sang*, Édition du Masque, 1998 ; J'ai lu, 2007.  
*Une mort pacifique*, Librairie des Champs-Élysées, 1998.  
*Au lieu d'exécution*, Édition du Masque, 2000 ; J'ai lu, 2008.  
*Le Tueur des ombres*, Édition du Masque, 2001 ; J'ai lu, 2006.  
*La Dernière Tentation*, Édition du Masque, 2003 ; J'ai lu, 2006.  
*Mystères et bûches glacées*, Édition du Masque, 2003.  
*Quatre garçons dans la nuit*, Édition du Masque, 2005 ; J'ai lu, 2006.  
*La Souffrance des autres*, Édition du Masque, 2007 ; J'ai lu, 2008.  
*Noirs tatouages*, Édition du Masque, 2008 ; J'ai lu, 2009.  
*Sous les mains sanglantes*, Édition du Masque, 2009 ; J'ai lu, 2011.  
*Sans laisser de traces*, Flammarion, 2011 ; J'ai lu, 2012.  
*Fièvre*, Flammarion, 2012 ; J'ai Lu, 2013.  
*Comme son ombre*, Flammarion, 2013 ; J'ai lu, 2014.  
*Northanger Abbey*, Terra Nova, 2014.  
*Châtiments*, Flammarion, 2014 ; J'ai lu, 2015.  
*Lignes de fuite*, Flammarion, 2015 ; J'ai lu, 2016.  
*Une victime idéale*, Flammarion, 2016 ; J'ai lu, 2017.  
*Les Suicidées*, Flammarion, 2017 ; J'ai lu, 2018.  
*Skeleton Road*, Flammarion, 2018 ; J'ai lu, 2019.  
*Hors Limites*, Flammarion, 2019 ; J'ai lu, 2020.

Val McDermid

# Voyages de nocés

*Traduit de l'anglais (Écosse)  
par Perrine Chambon et Arnaud Baignot*

Flammarion

Titre original : *Insidious Intent*  
Éditeur original : Little, Brown  
© Val McDermid, 2017.  
Pour la traduction française :  
© Flammarion, 2020.  
ISBN : 978-2-0815-0421-9

*Ce livre est dédié aux professeures  
Dame Sue Black et Niamh Nic Daeid,  
en mémoire de leur amitié, des bons moments  
et de leurs expertises criminelles.*





« Une sombre scène de calomnie sera révélée ; mais vous, docteur, vous redresserez la situation. »

Thomas DE QUINCEY,  
*Du meurtre considéré comme l'un des beaux-arts*  
(Deuxième version)



## PREMIÈRE PARTIE



Si Kathryn McCormick avait su qu'il lui restait moins de trois semaines à vivre, elle aurait sans doute fait davantage d'efforts pour profiter du mariage de Suzanne. Mais comme à son habitude, elle s'était laissée gagner par la déception et la résignation en essayant toutefois de ne pas paraître trop triste tandis qu'elle observait les autres invités danser, insouciantes.

Ça se passait exactement comme au travail. Là-bas aussi, Kathryn se sentait exclue. Même si son poste de responsable administrative ne lui permettait pas d'exercer beaucoup de pouvoir, c'était suffisant pour qu'on la tienne à l'écart. Kathryn le ressentait chaque fois qu'elle entrait dans la kitchenette pour se préparer un café : quel que fût le sujet de conversation en cours, celle-ci s'interrompait aussitôt ou bien glissait vers le superficiel.

Imaginer que la situation aurait pu être différente aujourd'hui avait été une erreur stupide. Elle avait lu un jour une phrase sur la folie qui l'avait marquée : être fou, c'est refaire tout le temps la même chose en espérant un résultat différent. Si on s'en tenait à cette définition, elle était sans aucun doute folle. Être assise à l'écart de la fête en ce samedi soir, tout en espérant se retrouver au milieu

des rires et des conversations, était une attitude typique chez elle et ne pouvait conduire qu'à un prévisible échec.

Kathryn jeta un coup d'œil à sa montre. On dansait depuis une demi-heure seulement mais elle avait l'impression que ça durait depuis une éternité. Nikki de la compta se déhanchait comme une danseuse de pole dance en face de Gerry le rouquin qui la regardait bouche bée. Anya, Lynne, Mags et Triona dansaient en petit groupe toutes les quatre, coudes près du corps, se trémoussant et remuant la tête en rythme. Emily et Oli dansaient de façon synchrone sans se quitter des yeux et en se souriant comme des idiots. Des idiots qui allaient probablement rentrer ensemble à la fin de la soirée.

Elle ne savait plus vraiment quand elle avait fait l'amour pour la dernière fois. Niall et elle étaient séparés depuis plus de trois ans. Mais le chagrin qu'elle ressentait était encore vif. Il était rentré à la maison un soir, l'haleine chargée de bière et la peau légèrement suintante.

— On m'a proposé un boulot à Cardiff. Pour y diriger ma propre équipe de concepteurs ! avait-il lancé avec enthousiasme.

— C'est super, chéri !

Kathryn était descendue de son tabouret de cuisine pour l'enlacer tout en essayant de faire taire cette petite voix dans sa tête qui lui disait : « Cardiff ? Qu'est-ce que je vais bien pouvoir foutre là-bas ? »

— Le salaire sera plus élevé aussi, avait-il ajouté, sans répondre à son câlin, le corps étrangement raide.

— Ouah ! Quand est-ce qu'on part, alors ?

Il s'était écarté d'elle. Le cœur de Kathryn s'était serré dans sa poitrine.

— C'est le problème, Kath, avait-il répondu en baissant les yeux. Je veux y aller tout seul.

Ce qu'il disait n'avait aucun sens.

— Comment ça, tout seul ? Tu vas seulement revenir les week-ends ? C'est idiot, je peux trouver un travail là-bas avec les compétences que j'ai.

Il avait reculé.

— Non. Écoute, je ne sais pas comment te dire ça... Je ne suis pas heureux et ça fait un moment que ça dure. Partir est la meilleure solution pour nous deux. Pour démarrer autre chose. On peut tous les deux commencer une nouvelle vie.

Et ça s'était terminé comme ça. Enfin, pas tout à fait. Il y avait eu les cris, les larmes et elle avait tailladé tous ses caleçons Calvin Klein, mais ça n'avait rien changé. Elle avait perdu l'homme qu'elle aimait, sa dignité et son foyer parce que la moitié de leur jolie maison de Bradfield appartenait à Niall et qu'il avait insisté pour la vendre. À présent, elle vivait dans un petit appartement d'un immeuble des années soixante trop près de là où ils avaient vécu ensemble. Ç'avait été une erreur de s'installer si près de l'endroit où elle avait été heureuse, de cette maison devant laquelle elle devait passer tous les matins pour aller prendre le tram. Elle avait essayé de faire un détour de dix minutes pour l'éviter, mais c'était encore pire ; ça l'avait fait souffrir encore plus. Parfois, le couple qui avait acheté la maison en sortait au moment où elle passait devant et ils lui adressaient un petit signe de la main en souriant d'un air gêné.

Depuis, Kathryn avait fait quelques tentatives pour rencontrer de nouveau quelqu'un. Elle s'était inscrite sur un site de rencontres en ligne et avait consulté des dizaines de profils. Mais quand elle s'imaginait côtoyer ces hommes, aucun ne semblait crédible. Un des anciens collègues de Niall lui avait envoyé un texto pour l'inviter à dîner. Ça ne s'était pas bien passé. Il s'était clairement imaginé qu'elle

apprécierait une petite partie de jambes en l'air et n'avait pas vraiment apprécié qu'elle l'envoie balader. Aux quarante ans de son cousin, elle avait sympathisé avec un type gentil originaire d'Irlande du Nord. Elle avait fini dans son lit, mais ça n'avait pas été un franc succès et il était retourné à Belfast sans tenir sa promesse de la rappeler.

Ça devait être la dernière fois qu'elle avait couché avec quelqu'un et ça remontait à plus d'un an. Et elle était censée être au zénith de sa vie sexuelle. Kathryn réprima un soupir et avala une autre gorgée de son sauvignon blanc. Elle devait arrêter de s'apitoyer autant sur elle. Tous les magazines qu'elle avait lus le répétaient : rien ne rebutait davantage un homme que quelqu'un qui s'apitoie sur son sort.

— Il y a quelqu'un assis ici ? demanda une voix masculine.

Grave et douce.

Kathryn sursauta avant de se retourner. Debout, les mains posées sur le dossier de la chaise qui se trouvait à côté d'elle, se tenait un inconnu. Un inconnu plutôt pas mal, remarqua-t-elle involontairement tout en bredouillant :

— Non. Enfin, il y avait quelqu'un mais il est parti.

Kathryn était habituée à évaluer de potentiels clients. Il devait mesurer environ un mètre quatre-vingts, pensa-t-elle. La trentaine. Cheveux bruns avec les tempes grisonnantes. Des sourcils fournis et bien dessinés, et des yeux bleu pâle qui laissaient apparaître quelques rides quand il souriait. Comme c'était le cas maintenant. Son nez semblait un peu épaté, comme s'il avait été cassé et mal soigné. Son sourire révélait quelques dents légèrement de travers, mais restait néanmoins charmant.

Il s'assit à côté d'elle. Pantalon de costume, chemise blanche impeccable avec le col ouvert, cravate bleue en soie desserrée. Ses ongles étaient coupés et manucurés ; il était



rasé de près et avait une coupe de cheveux soignée. Elle aimait les hommes qui prenaient soin de leur apparence. Niall avait toujours été méticuleux sur ce point.

— Je m'appelle David. Vous êtes une amie de la mariée ou du marié ?

— Je travaille avec Suzanne, répondit-elle. Je suis Kathryn. Avec un *y*.

Elle ne savait pas pourquoi elle avait dit ça.

— Enchanté de faire votre connaissance, Kathryn avec un *y*, répondit-il légèrement amusé sans qu'elle puisse néanmoins déceler la moindre moquerie.

— Vous êtes un ami d'Ed, alors ?

— Je le connais du club de football.

Kathryn gloussa.

— Le témoin nous a bassinés avec ça pendant son discours.

— Un peu, en effet, répliqua-t-il avant de s'éclaircir la voix. J'ai remarqué que vous étiez assise toute seule. J'ai pensé que vous aimeriez peut-être avoir un peu de compagnie.

— Ça ne me dérange pas d'être toute seule, dit-elle en regrettant aussitôt les mots qu'elle venait de prononcer. Mais ne le prenez pas mal, je suis très contente de faire votre connaissance.

— J'aime bien me retrouver tout seul moi aussi, mais c'est parfois sympa de parler avec une jolie femme, dit-il en souriant à nouveau. J'ai l'impression que vous n'aimez pas danser ? Dans ce cas, ça ne sert à rien que je vous propose de faire quelques pas avec moi sur la piste.

— Non, c'est pas trop mon truc.

— J'en ai un peu marre de la musique. Ça vous dirait d'aller au bar pour discuter ? C'est plus calme là-bas. On pourrait parler sans avoir besoin de crier pour s'entendre.

Kathryn n'en revenait pas. OK, ce n'était pas George Clooney, mais il était élégant, poli, séduisant et, surtout, elle semblait l'intéresser.

— Bonne idée, répondit-elle en se levant.

Tandis qu'ils zigzaguaient entre les tables vers la sortie, l'homme qui prétendait s'appeler David posa une main sur le bras de Kathryn de façon courtoise. L'assassin de Kathryn McCormick était quelqu'un de très attentionné.

Le commandant Carol Jordan enfila sa lourde veste en coton huilé avant d'enfoncer un bonnet sur ses cheveux en bataille. Un colley noir et blanc tournait autour d'elle, impatient d'aller se dégourdir les pattes dans la fraîcheur matinale. Elle noua les lacets de ses robustes chaussures de marche et sortit sous une pluie battante. Elle referma la porte de la grange rénovée derrière elle en prenant garde à ce que le loquet retombe dans le cran de la gâche.

La femme et la chienne s'éloignèrent à travers la lande, en décrivant de grands zigzags. L'espace de quelques bienheureux instants, se concentrer sur le moment présent permit à Carol d'apaiser son esprit, mais son agitation était telle qu'elle ne put la contenir très longtemps. Le coup de fil inattendu reçu la veille au soir avait ruiné ses chances de passer une bonne nuit et, manifestement, une matinée paisible. Impossible d'échapper aux sévères reproches que son interlocuteur lui avait adressés sur un ton acerbe.

Au cours de ses années passées sur le terrain, en plein cœur de l'action, Carol avait eu plus d'une fois l'occasion d'éprouver des regrets. Tous les flics avaient goûté à l'amertume de l'échec et ressenti une pression dans la poitrine au moment d'annoncer de terribles nouvelles. Ces affaires pour

lesquelles ils n'avaient pas réussi à consoler les parents d'une victime continuaient de les hanter, les remplissaient d'un sentiment d'injustice. Ces moments se rappelaient à elle en traversant certaines rues, certaines villes où elle savait que des crimes innommables s'étaient produits.

Tout ça n'avait cependant rien d'inhabituel. Tous les flics impliqués un tant soit peu dans leur travail ressentaient ça. Mais cette fois-ci c'était différent. Cette nouvelle salve de reproches qui lui pesait sur les épaules était un fardeau bien plus personnel.

Elle avait cru pouvoir échapper au poids de la culpabilité en quittant son travail, en rendant sa carte de police et en tirant un trait sur sa carrière. Sa traque incessante d'un assassin récidiviste avait coûté la vie à son frère et à sa femme. Pourquoi aurait-elle voulu rester ? Elle ne voulait plus rien avoir à faire avec ce métier qui lui avait tant coûté.

Mais certains avaient su quels leviers actionner pour l'inciter à reprendre du service, comme la flamme attire le papillon de nuit :

- 1 : l'ennui. Elle avait passé six mois à vider et retaper la grange restaurée de son frère, en suivant des vidéos sur YouTube et en écoutant les conseils de vieux bonshommes au pub. Elle avait voulu effacer toutes les traces de ce qui s'y était passé, comme si les travaux devaient l'aider à se convaincre que l'assassinat de Michael et Lucy ne s'était jamais produit. Elle avait presque achevé son projet quand elle avait pris conscience, la colère retombant, que ce travail commençait à l'ennuyer. Elle était policière, pas ouvrière du bâtiment, comme le lui avait vigoureusement dit l'homme qui dormait dans sa chambre d'amis ;

- 2 : La solitude. Les amitiés de Carol étaient toutes étroitement liées à son travail. Sa famille, c'était son équipe et certains de ses membres étaient même devenus des amis

intimes. Depuis qu'elle était partie, elle avait pris ses distances. Un de ses voisins, George Nicholas, avait essayé de briser le mur qu'elle avait érigé entre elle et le reste du monde. C'était un homme généreux ; c'était à lui qu'elle devait d'avoir une chienne. Flash était un des petits de son chien de berger, un chiot étrange qui avait peur des moutons. Carol l'avait adopté parce qu'elle pensait qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. George avait pris ça comme le signal d'un possible rapprochement entre eux mais il n'était pas l'homme qu'elle cherchait. Il n'était pas son genre. Retourner travailler dans la police, alors ? Ça lui aurait permis de revenir près de ceux qui affirmaient qu'elle avait sa place quelque part ;

– 3 : L'orgueil. Son talon d'Achille qui l'avait poussée à accepter une offre qu'elle aurait dû refuser. Elle croyait en son talent, en son intelligence, en sa capacité à trouver des réponses là où personne ne le pouvait. Elle savait qu'elle était bonne dans ce qu'elle faisait. Elle pensait être la meilleure, surtout quand elle était entourée d'une équipe d'élite. On aurait pu la prendre pour une femme arrogante ; mais Carol Jordan savait qu'elle pouvait l'être à juste titre. Personne n'était capable de faire ce boulot mieux qu'elle. Elle avait des doutes sur tout un tas de choses mais pas sur sa capacité à diriger une équipe.

Et enfin, le levier fatidique :

– 4 : la tentation. Ils avaient bien plus à lui proposer que la simple possibilité de retrouver un travail dans lequel elle s'était épanouie si longtemps. Ils avaient mis sur pied quelque chose de nouveau, d'exceptionnel, quelque chose qui pouvait bien révolutionner l'avenir des méthodes de la police. Et elle était leur premier choix pour mener à bien cette expérience. Une Brigade régionale d'enquêtes prioritaires – BREP – qui récupérerait de six brigades différentes toutes les affaires de mort violente, d'agression sexuelle

aggravée mais aussi d'enlèvement d'enfants. C'était peut-être la première étape vers l'élaboration d'une agence nationale comme le FBI. Qui d'autre que Carol Jordan pouvait en prendre les rênes ?

Mais elle avait tout fichu en l'air avant même qu'on ne le lui propose. Elle avait commis une erreur tellement stupide que le seul moyen de sauver sa tête avait été d'accomplir un acte audacieux de noble corruption qu'elle n'aurait jamais dû envisager une seule seconde d'accepter, et encore moins d'y participer de toute son âme. Elle s'était laissé aveugler par la confiance qu'on avait placée en ses compétences ; elle avait été flattée qu'un homme d'honneur risque son intégrité pour lui confier un poste à sa hauteur et en fin de compte, son orgueil l'avait conduite à sa perte.

Elle avait encore plus de sang sur les mains à présent et elle en était l'unique responsable.

Carol redoubla d'énergie en gravissant la pente ; les muscles lui tiraient sous l'effort et ses poumons étaient en feu. Flash allait et venait sur la colline devant elle tandis que des lapins bondissaient en tous sens, boules de poils blanchâtres sautillant à travers la lande comme des balles de tennis. Carol n'avait pas ralenti la cadence ; elle ne prêtait attention à rien de ce qui l'entourait, aveuglée par une rage tournée contre elle-même.

Qu'est-ce qu'elle allait faire maintenant ? Elle avait toujours été animée avant tout par un grand sens de la justice. Ça l'avait poussée parfois à s'engager sur des chemins tortueux et dangereux mais elle ne l'avait jamais regretté. Livrer les criminels à la justice l'avait toujours comblée. Restaurer un certain équilibre dans le monde lui permettait de retrouver aussi un certain équilibre dans la vie. Mais aucune justice ne pouvait être rendue dans le cas présent.

Si Carol reconnaissait la conspiration à laquelle elle avait pris part, elle ne serait pas la seule à en subir les conséquences désastreuses. Cela sonnerait le glas de la BREP avant même qu'elle n'ait pu faire ses preuves et cela augmenterait les risques de voir de dangereux criminels échapper aux sanctions. Ça ficherait en l'air la carrière d'autres policiers qui avaient compté sur elle. Elle irait probablement en prison. Pis encore : d'autres la rejoindraient.

C'était sa faute. Elle avait du sang sur les mains. Il n'y avait qu'une façon de réparer tout ça : la BREP devait réussir sa mission. Si elle pouvait la transformer en groupe d'élite qui puisse vraiment multiplier les arrestations et les condamnations malgré un contexte difficile, s'ils réussissaient à mettre les tueurs derrière les barreaux avant qu'ils ne fassent d'autres innocentes victimes, si elle parvenait vraiment à changer les choses... Elle aurait toujours une dette vis-à-vis des autres morts. Mais il y aurait au moins du positif pour compenser.

— Je suis inquiète pour Torin, avoua le lieutenant Paula McIntyre tandis que l'adolescent s'éloignait de la voiture en leur adressant un vague signe de la main sans se retourner.

Le docteur Elinor Blessing éteignit la radio.

— Moi aussi.

Ça la tracassait depuis plusieurs jours. Ça la tracassait avant de s'endormir et ça la tracassait aussi au réveil.

Plus tôt dans la matinée, elle s'était réveillée en râlant à cause de la sonnerie de l'iPhone de sa compagne. Fichue sonnerie de cloches d'église. Comment un si petit bloc de silicone pouvait produire autant de bruit ? À ce rythme, elle allait finir par devenir le Quasimodo du service des Urgences.

— Paula, avait-elle grommelé d'une voix endormie. C'est mon jour de congé.

Paula s'était blottie contre Elinor avant de l'embrasser doucement sur la joue.

— Je sais. Mais il faut que Torin et moi prenions notre douche et le petit déjeuner sans traîner. Rendors-toi. Je ne ferai aucun bruit ; ça sera comme si je n'étais pas là.

Elinor avait poussé un gémissement, sceptique. Il y avait eu ensuite une grande secousse quand Paula s'était extirpée



du lit pour aller se doucher. Entre le souci que lui causait Torin, le bruit de la ventilation et celui de la douche, c'en était trop. Tout espoir de replonger dans le sommeil avait été anéanti. Résignée, Elinor avait poussé un long soupir et s'était levée.

Vêtue de son peignoir, elle monta les marches jusqu'au grenier aménagé dont leur ado de quatorze ans avait fait son domaine. Elle frappa d'abord à la porte – quand elles avaient accepté Torin dans leur vie, elles avaient consciencieusement potassé les manuels de survie destinés aux parents d'ados – avant de glisser la tête à l'intérieur de la chambre.

— Bonjour, Torin, dit-elle, feignant la bonne humeur. Bien dormi ?

Il poussa un grognement comme elle l'avait fait au moment de sortir du lit, mais en plus guttural.

— Il est temps de se lever.

Elinor patienta jusqu'à ce qu'une longue jambe mince et poilue émerge de sous la couette puis elle descendit dans la cuisine. Café. Un bol de fruits frais pour Torin. Des toasts pour Paula. Deux œufs prêts à pocher pour Torin, des haricots blancs déjà dans la poêle. Jus de fruits pour chacun. Tout fut mis en place sans perdre une seconde. Ce n'était pas le petit déjeuner qui occupait ses pensées, mais l'adolescent.

Il avait débarqué dans leur vie par hasard. Aucune des deux femmes n'avait ressenti le désir d'avoir un enfant mais après l'assassinat de la mère de Torin, ce dernier avait refusé catégoriquement de quitter Bradfield pour aller vivre avec sa tante et sa grand-mère, dont il n'était pas proche tant sur le plan affectif que géographique. Son père travaillait à l'étranger et n'avait pas été très présent depuis des années.

— Je veux rester là où sont mes amis, avait-il répété avec obstination et sans doute à raison selon Elinor.

L'amitié de cette dernière avec la mère de Torin et l'implication professionnelle de Paula dans l'enquête avaient contribué à ce qu'il vienne s'installer chez elles. Ni l'une ni l'autre n'aurait pu dire exactement comment cela était arrivé. Ce qui était certain, c'est qu'elles n'avaient pas voulu abandonner un enfant qui avait perdu ses repères.

Leur vie s'était donc enrichie d'un adolescent. Cette cohabitation n'avait rien eu d'évident au début, mais les choses avaient semblé fonctionner pendant plusieurs mois. Elinor avait été étonnée mais aussi, pour être honnête, préoccupée que Torin fasse aussi facilement le deuil de sa mère. Leur ami, le psychologue clinicien Tony Hill, l'avait rassurée.

— Chacun gère son chagrin à sa façon. Certains ont besoin de l'exprimer publiquement, d'autres gardent tout pour eux. Pour certains, c'est compliqué parce que leur relation avec le défunt était compliquée. Pour d'autres – comme Torin, apparemment – c'est relativement simple. Il est triste, il a du chagrin, mais il n'est pas en proie à de la colère ou à du ressentiment qu'il serait incapable de gérer. Vous devrez sans aucun doute affronter des crises qui arriveront sans prévenir. Mais je ne crois pas qu'il ait intériorisé certaines émotions qu'il vous cacherait, avait-il conclu avant d'ajouter avec un sourire en coin, mais je peux me tromper, bien entendu.

À première vue, il ne semblait pas s'être trompé. Torin et les deux femmes s'étaient habitués à vivre ensemble. Elinor et Paula avaient redécouvert que jouer aux jeux de société pouvait être amusant et qu'il y en avait tout un tas de nouveaux à découvrir. Torin avait regardé des films qui

ne l'auraient jamais intéressé *a priori*. Lentement, tranquillement, ils avaient appris à se connaître.

Ses résultats scolaires, qui avaient pâti du choc lié à la disparition brutale de sa mère, s'étaient améliorés et Torin ne semblait pas être inquiet par la perspective des prochains examens. Paula était tracassée parce qu'il ne semblait pas avoir beaucoup de vie sociale. À son âge, elle faisait partie d'un groupe de filles qui passaient des heures chez les unes et les autres, à expérimenter différents types de maquillages, à comparer la façon d'embrasser des garçons – à cette époque Paula n'était pas encore au clair avec elle-même sur sa sexualité – et à raconter des potins sur tous ceux et celles qui ne faisaient pas partie de leur bande. Les garçons aussi entretenaient des liens étroits, mais elle n'avait aucune idée de leurs sujets de conversation sinon qu'ils étaient différents des leurs.

La vie de Torin n'était pas comme ça. Il retrouvait occasionnellement des amis le samedi soir pour traîner autour des magasins de vêtements branchés qui pullulaient dans le quartier de Bellwether Square, mais généralement, il aimait être seul. Même s'il ne semblait jamais couper vraiment le cordon avec ses écrans. Les collègues d'Elinor à l'hôpital de Bradfield Cross, qui étaient de milieux et de générations différents, lui avaient assuré que les adolescents étaient comme ça aujourd'hui. Ils communiquaient par selfies et Snapchat, en taguant des amis, via Twitter ou en partageant des photos sur Instagram. Et bientôt, ce serait par d'autres moyens. Parler en face à face, ça faisait terriblement XX<sup>e</sup> siècle.

Mais depuis deux ou trois semaines, quelque chose avait changé. Torin était devenu taciturne, répondant à peine à leurs questions ou commentaires. Il était devenu l'adolescent cliché, grognon et renfermé, qui ne parlait pas pendant les

repas et qui disparaissait dans sa chambre aussitôt après avoir avalé son repas. Quand Elinor lui avait demandé s'il voulait parler de sa mère, il s'était raidi comme si elle l'avait giflé.

— Non, avait-il répliqué en fronçant les sourcils. J'ai rien à raconter.

— Je me demandais si elle te manquait plus que d'habitude, avait-elle dit, le visage impassible face à son hostilité.

Il avait poussé un soupir.

— Je la décevrais, c'est tout, avait-il répondu avant de quitter la table sans terminer sa part de pizza. J'ai des devoirs à faire.

Maintenant, c'était au tour de Paula de ressentir la même inquiétude qu'Elinor. Elles avaient de bonnes raisons de s'inquiéter. Tandis que Paula s'insérait dans la circulation matinale qui progressait lentement, Elinor dit, en choisissant prudemment ses mots :

— Je crois que quelque chose le turlupine. En dehors de sa mère, je veux dire. Quelque chose dont on ne sait rien et qui est donc difficile à cerner.

— Qu'est-ce qu'on doit faire ?

— Peut-être qu'il faudrait qu'on en discute avec le personnel de l'école ? Sa professeure principale a été d'une grande aide après la mort de Bev.

Paula rejoignit la file des voitures qui tournaient à droite.

— Ça vaut le coup d'essayer. Tu veux que j'invite Tony à dîner, pour voir s'il peut en tirer quelque chose ?

— Gardons ça en réserve pour plus tard quand on sera à court d'idées, répondit Elinor en tentant de ne pas se laisser gagner par le découragement. C'est peut-être juste parce qu'il a quatorze ans et qu'il n'y a pas d'homme à la maison avec qui discuter.

— Il peut parler avec son père quand il veut via Face-Time. Et en général il bavarde sans arrêt avec Tony. Je ne crois pas que l'autoflagellation soit une bonne option, répliqua Paula.

Son ton semblait dur. Elinor espérait qu'elle était tendue seulement à cause de la circulation.

— Si tu le dis. Mais...

— Mais quoi ? demanda Paula, brisant le silence.

Elinor sourit ironiquement.

— Carol Jordan a toujours dit que tu étais la meilleure pour mener des interrogatoires. Et pourtant tu n'arrives pas à le faire parler. J'en conclus donc que ça doit être sérieux.

Paula secoua la tête.

— Ce n'est pas un suspect, El. C'est un ado qui a vécu une tragédie. Je crains qu'il ne refoule certaines émotions et non qu'il ne nous cache des activités criminelles.

Elinor éloigna une longue mèche de cheveux brune de son visage, prenant plaisir à les avoir détachés en dehors du travail. Elle gloussa.

— Tu as raison. Merci d'avoir remis les pendules à l'heure. Tu arrives toujours à me rassurer.

— Ça ne veut pas dire que je me sente rassurée pour autant, répondit-elle d'un air moqueur.

— C'est ce léger doute qui me fait dire que tu n'es pas un robot, répliqua-t-elle en lui caressant le bras. C'est quoi ton programme aujourd'hui ?

— On essaie de trouver nos marques à la BREP pour l'instant. L'affaire de harcèlements sur Internet était un accident plutôt qu'un vrai dossier qu'on nous avait confié. Donc, pour le moment, on attend de voir ce qui va tomber sur le bureau de Carol. J'ai hâte qu'on se mette au travail.

Elinor sourit.

— Je sais, répondit-elle, avant de se pencher en avant pour mieux voir la route devant elle. Arrête-toi après le feu ; je vais couper à travers le centre commercial. Ça évite de faire tout le tour et de te retrouver coincée dans les embouteillages de *Campion Way*.

Paula s'arrêta et se pencha vers Elinor pour l'embrasser et lui dire au revoir.

— Ça passera comme c'est venu. À cet âge, on a tendance à prendre les choses de façon disproportionnée. Mais souvent ce n'est pas très grave.

Elle semblait croire à ce qu'elle disait, mais Elinor vit le doute dans ses yeux bleus.

Tandis qu'elle marchait parmi la foule matinale, Elinor se persuada de croire sa compagne sur parole : « Ça passera comme c'est venu. »

Pourtant, elle n'en croyait pas un mot.

Même si Carol avait refermé la porte de la grange le plus discrètement possible, Tony Hill vivait seul depuis tellement longtemps que le moindre bruit venait perturber son sommeil. La partie de la grange que Michael Jordan avait rénovée pour servir de bureau et de chambre d'amis avait pourtant été insonorisée. Néanmoins, le départ de Carol avait tiré Tony de son sommeil, qu'il avait léger. Une vibration dans l'air, une infime perturbation du paysage sonore de ses rêves. Quoi qu'il en soit, à peine éveillé, il avait compris qu'elle était sortie.

Il resta allongé quelques instants en se demandant comment ils pouvaient être encore si proches. Ils avaient déjà essayé de prendre leurs distances, mais ça n'avait jamais duré. Voilà qu'il se retrouvait là, sous son toit. Il était chez elle parce que, même si aucun d'eux n'était prêt à l'admettre, elle avait besoin de son aide pour avancer dans le long chemin vers la sobriété et lui avait besoin d'elle pour se sentir un petit peu plus humain. C'est pourquoi il était présent quand elle avait reçu ce terrible coup de fil.

Il avait tout de suite compris que c'était grave. Les yeux gris de Carol s'étaient assombrés et les traits de son visage s'étaient crispés, révélant de fines rides qu'il n'avait jamais

remarquées jusqu'ici. Elle avait passé une main dans son épaisse chevelure blonde ; l'éclairage tamisé de la grange laissait entrevoir davantage de cheveux blancs que quelques mois auparavant. Instant émouvant où il avait pris conscience qu'elle vieillissait.

C'était curieux comme on constatait toujours ce genre de choses soudainement. Il l'avait remarqué sur son propre visage. Des mois passaient sans changement perceptible et tout à coup, un matin, en se regardant dans le miroir, il remarquait que ce qui était auparavant des rides d'expression était à présent imprimé pour de bon sur ses joues creuses. Parfois, quand il sortait du lit, son corps était tout courbaturé. Il se souvenait que Carol s'était moquée de lui l'autre jour en disant qu'il faisait des « bruits de vieux » alors qu'il se levait d'une chaise. Il ne s'était jamais vraiment interrogé sur leur vieillissement. Mais maintenant qu'il en avait pris conscience, il savait qu'il allait périodiquement réfléchir à la question jusqu'à ce qu'il puisse en interpréter le sens. C'était le fardeau d'être psychologue : c'était un métier sans aucun temps mort.

Mais pour le moment il devait réfléchir à la façon dont il pouvait aider Carol à surmonter cette nouvelle épreuve. Il la connaissait suffisamment pour soupçonner qu'en réaction, elle allait redoubler d'exigence envers elle-même. Sa confiance en elle irait de pair avec le succès de la BREP, deux éléments complètement interdépendants telle la double hélice de l'ADN. C'était une dangereuse stratégie, car même si elle était une excellente policière, elle ne pouvait pas maîtriser les conséquences qui pouvaient résulter de chaque enquête.

Avant qu'il ne puisse approfondir cette introspection, le bruit d'un moteur au loin attira son attention. Les véhicules étaient rares sur la petite route longeant la grange et ne



faisaient généralement que passer, mais cette fois, le véhicule ne semblait pas s'éloigner puisque le bruit du moteur s'amplifiait au lieu de s'estomper. Apparemment, ils avaient de la visite.

Tony se hâta de se mettre debout et faillit tomber en enfilant précipitamment son jean. Il attrapa le gros pull marin qu'il avait pris l'habitude de porter quand il était sur son bateau et se dirigea vers la porte d'entrée de la grange en marchant sur la pointe des pieds à cause du carrelage froid. Il remarqua que le moteur s'était arrêté. Il ouvrit au moment où une portière se refermait avec le clic caractéristique de la voiture allemande haut de gamme. Le visage de celui qui se dressait en face de lui n'était que trop familier.

— John, dit Tony, en ne faisant aucun effort pour dissimuler sa lassitude.

La venue de John Brandon, l'ancien chef de Carol, l'homme qui avait orchestré son retour dans les rangs de la police, n'était pas une surprise. Pas après les mauvaises nouvelles reçues la veille.

— Entrez.

Brandon approcha, sa ressemblance avec un vieux limier encore plus perceptible que d'habitude.

— J'imagine à la tête que vous faites que vous êtes au courant ?

Tony recula de quelques pas pour le laisser entrer.

— Elle a un tas d'ennemis, John. Vous pensiez vraiment qu'aucun d'eux n'allait se faire un plaisir de l'appeler ?

Brandon poussa un soupir.

— Les nouvelles vont vite, surtout les mauvaises, répliqua-t-il en regardant autour de lui.

Tony le vit observer de son œil expert de policier les éléments composant l'espace récemment rénové. Les poutres

apparentes, les plâtres impeccables. L'ameublement sobre et l'imposante cheminée en pierre où étaient empilées des bûches prêtes à être allumées. Il n'y avait pas encore de tableaux aux murs ni de tapis recouvrant les dalles. Un paravent japonais cachait un coin nuit ; et, dans un recoin, une salle de bains que Tony savait luxueuse.

— Elle a fait du beau boulot, commenta Brandon.

— Ce n'est pas surprenant.

— Carol n'est pas là ?

— Sur la colline avec le chien. Elle profite du paysage.

Brandon prit place sur un des deux profonds divans recouverts de tweed.

— Qui l'a mise au courant ?

— Le commandant John Franklin du West Yorkshire. On peut dire qu'il y a pris un malin plaisir.

En se remémorant le visage décomposé de Carol, Tony esquissa une moue amère.

— Ça lui a causé un sacré choc.

Brandon soupira.

— J'aurais préféré qu'il se taise.

— Pourquoi ? Quelle que soit la façon dont on lui aurait annoncé, ça n'aurait rien changé au résultat.

— Je voulais lui annoncer. Je voulais lui expliquer que ce n'était pas sa faute ; que ce qui était arrivé relevait des dommages collatéraux.

— Quoi ? répliqua Tony, frustré, en passant une main dans ses cheveux bruns frisés. Vous et vos puissants amis avez commis un abus de pouvoir afin que l'arrestation de Carol pour conduite en état d'ivresse soit annulée pour vice de forme. La conséquence de cette décision, c'est que trois autres conducteurs sont également ressortis libres. L'un d'eux a repris le volant mais il était tellement ivre cette fois-là qu'il s'est tué et a provoqué la mort de trois autres

personnes dans l'accident. Et vous voulez minimiser ça en parlant de « dommages collatéraux » ? demanda Tony en esquissant des guillemets avec les doigts d'un air sarcastique.

— Personne ne cherche à minimiser les faits. Mais si quelqu'un doit en porter la responsabilité, c'est moi et l'équipe du ministère de l'Intérieur qui pensions que c'était une bonne idée, au départ. Pas Carol.

Tony secoua la tête d'un air impatient.

— Je ne suis pas sûr que Carol voie les choses ainsi. Vous aurez de la chance si vous parvenez à la convaincre de ne pas démissionner.

Brandon changea de position, mal à l'aise, croisant ses longues et maigres jambes.

— J'espérais que vous m'aideriez à la convaincre de ne pas prendre cette décision. Ce qui est fait est fait. La BREP devra tôt ou tard s'occuper d'une nouvelle affaire et nous avons besoin d'elle pour diriger l'équipe.

— Je ne lui ai pas parlé ce matin. Mais elle fera ce qu'elle juge préférable, quoi que nous ayons à dire, John.

Alors qu'il prononçait ces mots, la porte s'ouvrit et Flash déboula dans la pièce et vint lécher affectueusement les cuisses de Tony avant de se tourner vers Brandon, oreilles dressées, truffe levée, en alerte.

— Exact, dit Carol en avançant de quelques pas vers eux. Je vous avais dit à ce moment-là que ce n'était pas une bonne idée d'entraver l'exercice de la justice, John.

— Vous n'avez pas opposé beaucoup de résistance, dans mon souvenir, répliqua Brandon sur la défensive mais d'un ton navré.

Carol poussa un soupir.

— Vous avez parfaitement cerné mes faiblesses. J'ai cédé à la tentation et à la flatterie.

— Ce n'était pas de la flatterie, protesta Brandon. Vous étiez la meilleure personne pour diriger la BREP. Vous l'êtes toujours.

Carol se débarrassa de sa veste et l'accrocha au portemanteau.

— Il est fort probable que vous ayez raison. C'est pourquoi j'ai décidé de continuer à travailler.

Elle se retourna pour leur faire face. Ses yeux étaient remplis d'une colère froide.

— Vous m'avez mise dans une terrible situation, John. Quatre personnes sont mortes parce que vous et vos copains avez décidé de me blanchir. Vous pouvez vous réfugier derrière votre certitude d'avoir fait le bon choix. Mais moi, je ne le peux pas. Je me suis laissé convaincre de prendre ce boulot à la BREP par vanité et orgueil.

Elle passa les mains dans ses cheveux aplatis par le bonnet afin de leur redonner leur volume naturel.

— J'ai voulu croire que mes intentions étaient nobles, mais l'étaient-elles vraiment ? Je ne pense pas. Maintenant, je dois vivre avec cette culpabilité. J'ai honte d'avoir accepté votre proposition scandaleuse. Et la seule chose que je puisse faire aujourd'hui pour me racheter un minimum, c'est essayer de sauver des vies en faisant mon boulot.

Tony ressentit un mélange de fierté et de pitié en l'écoutant.

— Ce n'est pas rien, commenta-t-il doucement.

— Quatre personnes sont mortes, John, continua Carol. Il vaudrait mieux pour nous tous qu'on ne découvre pas ce qui s'est vraiment passé au tribunal de Calderdale.

Paula fut surprise de découvrir qu'elle était arrivée la première au bureau. D'habitude, Stacey Chen s'était déjà retranchée derrière la demi-douzaine d'écrans qui lui servait de carapace protectrice quand le reste de l'équipe arrivait. Mais aujourd'hui la porte du bureau dans lequel elle pratiquait l'art obscur de l'investigation numérique était fermée (probablement à clé, pensa Paula) et la lumière éteinte. Elle ôta son manteau mais avant de pouvoir se préparer un café avec leur machine dernier cri, la sonnerie du téléphone retentit dans le bureau de Carol Jordan.

La porte était ouverte. Quand Paula faisait partie de l'ancienne BEP dirigée par Carol à Bradfield, la règle était de toujours répondre au téléphone. Elle se dirigea donc à grandes enjambées jusqu'au bureau et décrocha le combiné à la quatrième sonnerie.

— BREP, lieutenant McIntyre, répondit-elle.

— Pourrais-je parler au commandant Jordan ? demanda une voix de femme qu'elle ne reconnut pas.

— Qui est à l'appareil ?

— Le commissaire Henderson du North Yorkshire.

Les femmes étaient si peu nombreuses à détenir ce grade dans la police que Paula la connaissait de réputation. C'était

quelqu'un de calme mais dont il fallait se méfier. Elle n'élevait jamais la voix mais n'était pas du genre à se laisser marcher sur les pieds. « L'humour et elle, ça fait deux », avait commenté un policier de Bradford qui avait commencé sa carrière dans le North Yorkshire. Cela ne la rendait pas antipathique aux yeux de Paula, même si l'humour noir était souvent une façon pour les policiers de supporter les horreurs auxquelles ils étaient confrontés au quotidien.

— Désolée, commissaire, répondit Paula, le commandant Jordan est en rendez-vous. Mais je peux peut-être vous aider ou bien prendre un message ?

— Nous avons quelque chose qui pourrait vous intéresser, expliqua Henderson abruptement. Comment procédez-vous pour les transferts de dossiers ?

— Je ne connais pas exactement le protocole, répondit Paula. Mais j'imagine que le commandant Jordan voudra d'abord envoyer une équipe sur la scène de crime.

— Ça ne va pas être possible, répliqua Henderson sur un ton sec, manifestement irritée. Les policiers sur le terrain n'ont pas considéré que la mort était suspecte.

— Et donc ? Ils n'ont pas préservé la scène ?

— C'est compliqué. Peut-être serait-il préférable que l'inspecteur en charge de l'affaire sur place vous envoie les détails par mail ? Et d'envisager ensuite la marche à suivre ?

Paula ne savait pas quoi répondre. Qu'aurait fait Carol Jordan ? Si la scène de crime était polluée, ils allaient devoir procéder autrement.

— Oui, c'est probablement mieux comme ça, répondit-elle.

— Je vais faire le nécessaire. Une fois qu'elle aura jeté un œil au dossier, le commandant Jordan pourra me contacter pour qu'on s'organise, conclut Henderson.

Au moment où Paula raccrocha, la porte des bureaux de la Brigade s'ouvrit et Stacey Chen entra, suivie de près par l'agent Karim Hussain. Stacey avait l'air morose tandis que Karim, lui, semblait excité comme un chiot à qui on a lancé une nouvelle balle de tennis.

— Bonjour, chef, s'exclama-t-il. Je prépare un truc à boire ?

Stacey leva les yeux au ciel et se dirigea vers son bureau.

— Earl Grey, marmonna-t-elle en ouvrant la porte.

— Je sais, répliqua Karim avec entrain. Pas de lait et bien infusé, couleur Famous Grouse.

Il y avait une mini-bouteille du whisky dans le placard sous la bouilloire pour le contrôle qualité.

— J'ai retenu la leçon, madame.

Il battit des cils, qu'il avait ridiculement longs, jouant les garçons de café charmeurs.

Personne ne lui prêta attention. Il haussa les épaules et continua à préparer le thé. Heureusement que sa sœur n'était pas là pour le voir parce qu'elle se serait fichue de lui. Ah, il était beau le policier réduit à endosser le rôle de serveur.

Paula rejoignit Stacey.

— Tu vas bien ?

— Ça va. J'ai fait ce que je devais faire.

— Comment il a pris les choses ?

— J'en sais rien. J'ai fait en sorte qu'il ne puisse pas me contacter.

Stacey s'installa derrière ses écrans dont la lumière spectrale se reflétait sur sa chemise blanche et sur son visage qui était inexpressif et fermé. La plupart des gens auraient saisi l'occasion pour fulminer contre un ex-copain aussi déloyal que l'avait été Sam Evans, pensa Paula. Mais Stacey n'était pas comme la plupart des gens.

— La commissaire Henderson du North Yorkshire a téléphoné il y a quelques minutes. Ils vont nous envoyer les détails sur une affaire.

— Bien. On va avoir quelque chose à se mettre sous la dent, répondit Stacey en souriant d'un air maussade.

Paula s'éloigna et accepta avec plaisir le café que lui offrit Karim. Elle se connecta au réseau et vérifia le cloud de la BREP. On n'avait pas perdu de temps dans le North Yorkshire. Les lettres NYP ouvraient le numéro d'identification de l'unique dossier qui se trouvait dans la section « Urgent ». Paula sentit son pouls s'accélérer. Pour la première fois, la BREP allait se pencher sur une affaire provenant d'une autre brigade et c'est avec elle qu'ils allaient devoir faire leurs preuves.

En milieu de matinée, la petite équipe se trouva rassemblée devant deux tableaux blancs. Le commandant Carol Jordan se tenait devant l'un d'eux, épaules tendues et poings sur les hanches. Sans compter Karim, seul l'inspecteur Kevin Matthews semblait impatient de commencer, pensa Paula. Carol avait des cernes noirs sous les yeux, Stacey affichait un air sinistre et Tony Hill, l'homme sur qui ils comptaient pour démarrer une enquête sur les chapeaux de roues, n'avait pas cessé de froncer les sourcils depuis qu'il était arrivé dix minutes plus tôt. Le dernier membre de l'équipe, le lieutenant Alvin Ambrose, bras croisés sur la poitrine dans une attitude du genre « j'attends de voir la suite », était étonnamment impassible. Son crâne rasé brillait sous les néons et son costume noir lui donnait l'allure d'un vuideur de boîte de nuit à qui personne n'avait envie de se frotter.

— Nous avons une scène de crime complètement polluée, dit Carol. Ce n'est pas idéal pour commencer le travail de la BREP mais ça ne va pas nous arrêter.



Elle se retourna et écrivit « Kathryn McCormick » en lettres capitales en haut du tableau.

— Il y a trois jours, un automobiliste circulant sur une route secondaire entre Swarthdale et Ripon a aperçu une voiture en feu sur une aire de repos. Il s'est garé un peu plus loin et lui et sa passagère sont allés voir ce qui se passait. Le feu avait pris à l'intérieur et ils ont vu une silhouette au volant. L'automobiliste, un ingénieur de trente-six ans, a essayé de se rapprocher mais a été contraint de reculer à cause de la chaleur.

Carol écrivit « Simon Downey » en lettres minuscules sur le tableau et « Rowan Calvert » en dessous.

— Rowan a appelé les pompiers pendant que Simon est allé chercher un extincteur dans sa voiture.

Kevin pouffa.

— Aussi efficace qu'un pet pour éteindre un incendie de forêt...

— En effet, répondit Carol. Quand les pompiers sont arrivés dix-sept minutes plus tard, les flammes avaient commencé à diminuer mais la voiture – une Ford Focus – n'était plus qu'une carcasse. Une carcasse avec un corps calciné à l'intérieur. L'hypothèse, c'est que la voiture a pris feu par accident et que le conducteur n'a pas réussi à en sortir. On a donc privilégié la piste de l'accident, sans pour autant écarter complètement la thèse du suicide.

— Est-ce que les témoins ont vu la conductrice tenter de s'échapper ? demanda Paula.

— Ils n'ont pas pu voir grand-chose à travers les flammes et la fumée, mais selon leurs témoignages, la victime aurait esquissé des mouvements saccadés, expliqua Carol.

— Ça paraît assez improbable, intervint Kevin. Avec un feu aussi intense ? On est mort avant de pouvoir tenter quoi que ce soit.

— Mais les tissus conjonctifs se contractent avec le feu, non ? C'est pourquoi les corps calcinés ont des poses pugilistiques. C'est peut-être ce que les témoins ont vu et ils ont cru que c'était des mouvements volontaires et non l'effet du feu, suggéra Paula.

— Probablement, répondit Carol avant de jeter un coup d'œil sur le dossier pour vérifier ce qui était écrit dans le rapport de police du North Yorkshire.

— La gestion de la « scène de crime » semble avoir été catastrophique du début à la fin. Deux vitres ont explosé ou fondu à cause de l'intensité du feu et du coup l'intérieur du véhicule et les corps ont été copieusement arrosés d'eau et de produits chimiques. Une fois la carcasse suffisamment refroidie, elle a été hissée sur une dépanneuse et emmenée à la caserne des pompiers afin d'y être examinée.

— Et le corps ? demanda Alvin. Quand est-ce qu'ils l'ont récupéré ?

— Une fois à la caserne. Heureusement qu'il y avait le médecin légiste sur place pour superviser son extraction, sinon je ne sais pas comment les choses se seraient terminées, soupira Carol. L'expert n'a pas pu se pencher tout de suite sur la voiture parce qu'il travaillait déjà sur un incendie criminel à Harrogate... La carcasse est donc restée à la caserne.

— Où tout le monde a pu la toucher.

— Tout le monde, peut-être pas, Kevin, mais je vois ce que vous voulez dire. Ce n'était pas important pour eux parce qu'ils pensaient à un accident.

— Qu'est-ce qui les a fait changer d'avis ? demanda Tony.

— Les découvertes du légiste au moment de l'autopsie hier soir. Ce qui s'est passé dans cette voiture n'a rien à voir avec un accident. Ou un suicide.

— Comment c'est possible ? s'exclama Karim sans réfléchir.

Il vit Kevin et Paula échanger un regard amusé ; Stacey leva les yeux au ciel et Alvin se redressa, intrigué.

— Parce que les gens assassinés ne se tuent pas eux-mêmes, répondit Carol.

Moins d'une demi-heure plus tard, la salle de réunion de la BREP était de nouveau vide. Stacey était dans son bureau, porte fermée, et recherchait d'éventuelles traces laissées sur le Net par Kathryn McCormick. Avec un peu de chance, Paula et Karim reviendraient de leur visite chez la victime avec une tablette ou un ordinateur qui pourrait leur en apprendre un peu plus sur elle. En attendant, Stacey allait utiliser tous les points d'accès officiels et non officiels à sa disposition pour commencer à brosser un portrait de McCormick.

Tony était dans le bureau de Carol, à l'autre bout des locaux de la Brigade. Ils étaient assis face à face. Il la connaissait suffisamment pour savoir qu'elle enfouissait tellement bien ses émotions qu'il aurait été presque difficile pour elle de préciser ses goûts en matière de café si on le lui avait demandé. Il était censé être à l'hôpital psychiatrique de Bradfield Moor pour superviser le travail d'une étudiante, mais il avait reporté le rendez-vous. Il avait prévu de rester aux côtés de Carol aujourd'hui, que ça lui plaise ou non.

— Au moins, le médecin légiste semble avoir fait du bon boulot, commenta Tony.

— Il a fait une analyse des poumons sans perdre de temps. Il n'y avait aucun signe d'inhalation de fumée, ni traces de brûlures après avoir respiré les gaz. Elle était donc déjà morte avant que le feu ne démarre.

— Mais ça pourrait quand même être un accident, non ? Elle aurait pu avoir une hémorragie cérébrale, un anévrisme de l'aorte ou quelque chose d'instantané dans le genre et faire tomber une cigarette allumée. L'absence de dégâts sur ses poumons n'est pas concluante.

— Tu n'as rien écouté de ce qu'on a dit ici ? répliqua Carol sur un ton sec, accusateur.

— Désolé, j'ai reçu un texto de l'étudiante que je devais voir ce matin ; il fallait que je lui réponde.

— Je ne vois pas pourquoi tu as annulé ce rendez-vous. Je ne suis pas une enfant, je n'ai pas besoin d'avoir une nounou pour garder un œil sur moi pendant que je fais la seule chose au monde pour laquelle je me sente compétente.

Elle semblait lasse et son humeur sombre était bien assortie aux cernes noirs qu'elle avait sous les yeux.

— Je pensais que tu serais contente d'avoir quelqu'un pour t'épauler.

Carol lâcha un petit rire narquois.

— C'est à ça que servent les membres de mon équipe. Quoi qu'il arrive, je sais que je peux compter sur eux.

Tony ne savait pas vraiment si Carol essayait de le convaincre ou de se convaincre. La récente trahison dont elle avait été victime – quelqu'un en interne avait révélé à la presse l'abandon des poursuites dont elle faisait l'objet – lui restait encore en travers de la gorge. Si c'était arrivé une fois, cela pouvait se reproduire, et cela pesait comme une épée de Damoclès au-dessus de sa tête. Et une autre révélation de ce type pourrait avoir l'effet d'une bombe et réduire à néant tout ce qu'elle avait réalisé.

— Tu peux compter sur nous tous, dit-il doucement. Mais les autres ont leur propre travail à accomplir. Je n'ai pas grand-chose à faire pour ma part, donc...

— Enfin bref..., l'interrompt-elle. L'hypothèse que tu as suggérée a été écartée après une autopsie approfondie du médecin légiste. L'os hyoïde de Kathryn McCormick était cassé en deux. Ça ne prouve pas en soi qu'elle a été étranglée. L'os hyoïde peut se briser dans un accident de voiture si la ceinture de sécurité vient écraser la gorge. Mais rien n'indique ici qu'il y ait eu le moindre accident ou un arrêt brusque du véhicule. Stacey a revérifié les clichés envoyés par le North Yorkshire et aucune trace de dérapage n'est visible sur l'aire de repos, ni aucun signe d'un freinage brutal. Et d'après ce qu'on peut voir sur les photos, l'extérieur de la voiture n'a pas subi de dommages. L'os hyoïde cassé et les poumons sains de la victime tendent à prouver que le feu a été allumé pour dissimuler un meurtre.

— Ça n'a pas très bien fonctionné...

— Non, répondit Carol en lâchant un petit rire sarcastique. Les gens croient tout connaître sur les crimes et la police scientifique de nos jours et se pensent plus malins que nous. Ils ont regardé des séries télé, écouté des podcasts, lu des livres. Mais tuer quelqu'un pour de vrai et essayer de faire disparaître son cadavre... Ce n'est pas si simple. Et c'est à ce moment-là qu'on commence à perdre le contrôle et à commettre des erreurs.

— Tu as probablement raison, murmura Tony. Ils sont allés vite pour identifier la victime, non ? Est-ce que c'est encore grâce au médecin légiste ?

Carol secoua la tête.

— Simplement grâce à un bon vieux travail d'investigation. Enfin, plus ou moins. Les flics présents sur la scène de crime ont entré la plaque d'immatriculation dans le

registre national et le nom de Kathryn McCormick est apparu ainsi que son adresse à Bradfield. Un gars a dû ensuite contacter les cabinets dentaires pour trouver celui dans lequel elle était patiente. Ils ont comparé les dents dans la matinée et ont fait le rapprochement.

— Son identité n'a donc pas encore été communiquée ?

— Pas publiquement. Nous n'avons pas encore localisé de parents proches, répondit-elle avant de pousser un soupir. C'est une drôle d'affaire.

Tony acquiesça.

— La plupart des meurtriers qui se donnent du mal pour dissimuler leur crime cherchent à faire disparaître un cadavre et non à attirer l'attention en faisant un feu de joie au beau milieu de la nuit. Je sais bien que c'était une route secondaire. Mais quand même... on ne pouvait pas faire mieux pour attirer l'attention.

Il se leva d'un bond de sa chaise et se mit à marcher de long en large dans la petite pièce tout en continuant à parler.

— Cherchait-il à carboniser son corps afin que personne ne puisse soupçonner un meurtre ? Voulait-il s'assurer qu'elle était bel et bien morte en pensant que deux précautions valent mieux qu'une ? Ou bien tout ça tournait-il autour du feu ? La tuer n'était peut-être qu'une chose secondaire et la brûler, ce qui comptait vraiment ?

— Ou peut-être cherchait-il tout simplement à ne laisser aucune trace derrière lui ?

Tony se figea et se tapa le front en levant les yeux au ciel.

— Oui, c'est sans doute pour ça. Parfois j'oublie que la solution la plus simple est souvent la plus probable.

Il retourna s'asseoir.

— Comment tu te sens ?

— Ça va, répliqua Carol du tac au tac. Tu sais bien que je vais toujours mieux quand je travaille.

C'est ce qu'elle aimait à penser, il le savait.

— Tu crois que la presse va découvrir...

— Je n'en sais rien et pour le moment, j'essaie de ne pas trop y songer. Je m'efforce de ne pas me demander si John Franklin et ses copains de la Brigade criminelle du West Yorkshire me détestent au point de prendre le risque de tout révéler à la presse. J'essaie aussi de ne pas imaginer les titres des journaux et de me convaincre que la solution n'est pas d'ingurgiter des quantités astronomiques de vodka. Alors, s'il te plaît, si tu veux jouer les « nounous » aujourd'hui, pas un mot à ce sujet, dit-elle avec un sourire en coin.

Ce petit sourire l'empêcha de céder à la panique. Sa colère était encore tournée contre elle. Et même si cela ne serait pas sans conséquences, au moins il serait à ses côtés pour l'aider à les affronter.

— Entendu, répondit-il. Bon, alors, c'est quoi le programme ?

— Je pensais faire un saut dans le North Yorkshire. La scène de crime ne nous apprendra sans doute pas grand-chose d'un point de vue scientifique, mais j'aimerais la voir de mes yeux et pas seulement en photo ou à travers des vidéos. Et puis je sais que tu aimes bien fouiller un peu partout et voir les choses par toi-même.

— J'aime bien me faire une idée du lieu où a été commis un meurtre, dit Tony.

Il se leva de nouveau et prit son vieil anorak marron. Il n'avait jamais été intéressé par la mode. Mais il devait admettre qu'il commençait vraiment à avoir l'allure d'un SDF.



— Tu crois que j'aurais besoin d'un nouveau manteau ? demanda-t-il à Carol en sortant du bureau.

— Sans aucun doute, répliqua-t-elle sur un ton sec. On s'arrêtera dans un magasin de vêtements sur la route.

— C'est un peu... précipité, non ?

Carol gloussa tandis qu'ils attendaient l'ascenseur.

— Il faut battre le fer tant qu'il est chaud. Si j'attends demain, ton anorak sera devenu un objet fétiche dont tu ne pourras plus te passer pour rédiger tes rapports.

Elle entra dans l'ascenseur avant lui. Tony déglutit. Peut-être que tout allait bien se passer finalement.

Pour un flic, Karim était un conducteur étonnamment posé. Il respectait les limitations de vitesse, même dans les rues peu fréquentées et limitées à trente de Harriestown. Il s'arrêtait aux stops, laissait traverser les piétons et ralentissait quand il approchait d'un feu de signalisation au lieu d'accélérer pour être certain de passer au vert. Paula avait l'impression d'être en voiture avec sa mère qui avait arrêté de conduire sans regret après avoir pris sa retraite de comptable à soixante-cinq ans. Paula ne savait pas si Karim était ce genre de conducteur anxieux ou s'il essayait de l'impressionner en lui montrant qu'il était bien respectueux de la loi.

Une fois arrivés à Harriestown, Paula le guida. Elle avait commencé sa carrière à Bradfield et s'était rendue à plusieurs reprises dans la banlieue sud. Quand elle avait débuté ici comme simple agent de proximité, il y avait une petite criminalité qui consistait surtout en trafic de drogue et cambriolages. Mais avec le temps, le quartier s'était embourgeoisé et ses rues aux maisons mitoyennes avaient attiré de jeunes actifs. Les pubs avaient été rafraîchis, on avait revu les menus et des concerts étaient organisés à l'occasion. Il y avait un grand magasin d'alimentation et les jardins

publics mal entretenus avaient été agrémentés de jeux en plein air qui faisaient regretter à Paula de ne plus être une enfant. Mais cet embellissement qui était allé de pair avec une hausse du revenu moyen des habitants du quartier n'avait pas fait disparaître la criminalité. Quand elle travaillait à la BREP, Paula avait suivi trois affaires de meurtre intimement liées à Harriestown. Et maintenant il semblait y en avoir un quatrième.

Kathryn McCormick n'avait pas vécu dans une de ces rues qui s'étendaient autour du parc environné de bâtisses victoriennes reconverties en appartements luxueux. Celui de Kathryn n'était pas aussi distingué. Karim s'engagea dans la cour d'un immeuble des années soixante qui avait sans doute remplacé d'imposantes maisons mitoyennes. Il hésita en voyant un panneau avec l'inscription : « Privé. Parking réserver aux résidents. »

— T'occupe pas de ça, dit Paula. Trouve juste une place.

— Mais si on nous met un sabot ?

— Ça n'arrivera pas. Je pourrais porter plainte pour faute d'orthographe gravissime.

Karim lui jeta un coup d'œil méfiant avant de sourire d'un air incertain. Il se gara sur la place la plus proche avant de suivre Paula jusqu'à l'entrée de l'immeuble. Il y avait quinze sonnettes reliées à un interphone.

— Mince, dit Paula. J'espérais qu'il y aurait un concierge.

Sans grand espoir, elle appuya sur la sonnette de l'appartement 14, qui correspondait à l'adresse à laquelle était enregistrée la voiture de la victime. Pas de réponse.

Paula sonna aux différents appartements en commençant par le numéro 15. La chance lui sourit finalement avec le numéro 9. C'était difficile de dire quel genre de personne se trouvait à l'autre bout de l'interphone à part qu'il s'agissait